NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 1 1956

Un dans le Christ priant

J. ROCHE (s.j.)

p. 50 - 62

https://www.nrt.be/it/articoli/un-dans-le-christ-priant-2346

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un dans le Christ Priant

Notre-Seigneur descendait du mont de la Transfiguration. Les neuf, laissés au pied de la colline, n'arrivaient pas à bout d'un démon opiniâtre. Celui-ci s'obstinait à ne pas lâcher le possédé qu'il torturait depuis ses premières années. L'épileptique guéri, les apôtres, un peu morfondus de leur incapacité et de leur déconvenue publique, s'informent auprès du Maître, une fois entre eux seuls, des raisons de leur impuissance. Ce démon réplique Jésus ne s'expulse par aucun autre moyen que la prière [1].

La division, la zizanie, n'est-elle pas la semence que jette de nuit, dans le champ du père de famille, l'homme ennemi par excellence, le prince de ce monde et des ténèbres : Satan? L'inimitié peut-elle être surmontée, l'ivraie arrachée, autrement que par la prière? Sans Jésus et trop sûrs d'eux, les apôtres ne purent exorciser l'épileptique. En ce XXe siècle, livrés à nos propres forces, nous ne pourrions également rien. Mais le Christ prie toujours en nous et dans son Eglise. Aussi efforçons-nous de prier dans l'Esprit Saint humbles et contrits. Alors nous travaillerons efficacement à édifier le Corps Unique du Seigneur Jésus.

A parler franc, croyons-nous vraiment, d'une sûreté enracinée, à l'efficacité sinon exclusive — car Dieu a voulu avoir besoin des hommes — du moins à l'efficacité prépondérante de la prière dans ce problème particulier de la recherche de l'unité [2]? Au tréfonds de notre âme une psychanalyse ne découvrirait-elle pas que pour nous la prière est l'intermédiaire obligatoire entre un travail de discussion et un dernier effort de persuasion de notre côté et de volonté chez l'interlocuteur, qui enlèveront les derniers centres de résistance, suivant un mécanisme schématisé certes mais pélagien plus qu'à demi?

Or, au contraire, la prière, comme le don de Dieu, doit tout précéder, tout accompagner et tout achever. Nos efforts pour convaincre ne sont que l'auxiliaire dont le Père se sert dans notre condition

---

1. Lagrange-Lavergne, *Synopse des quatre évangiles,* Paris, Gabalda, 1942, § 127. Mc, IX, 29; Matth., XVII, 21. On ajoute souvent « le jeûne ». Marc ne mentionne que la prière, Matthieu ne mentionne le jeûne qu'en second lieu. Le v. 21 de Matthieu manque dans deux des meilleurs manuscrits. Le ch. Osty dans la Bible de Jérusalem l'estime une interpolation.

2. Ce qui fait que le chrétien moyen s'en désintéresse. Il pense que l'unité est exclusivement affaire de spécialistes, les théologiens ou les exégètes, ou de la hiérarchie, des chefs responsables, nullement des troupes et de la masse. La prière n'apporterait qu'un poids additionnel qui pourrait incliner la balance. Aussi **l'effort du fidèle moyen ne s'insère-t-il pas dans la trame même du travail de** l'Eglise.

humaine pour affermir ce qu'il a commencé d'opérer et qu'il ne cesse de poursuivre. Le démon de la zizanie qui nous a saisis et qui nous tient plus que nous ne pensons ne se chassera pas autrement que par un déferlement, un raz de marée, de prière.

Nous imaginons volontiers que la conversion d'un homme — plus exactement sa rencontre avec le Christ, car la conversion n'est pas autre chose — les réunions avec nos frères séparés, individuelles ou en corps, ne sont, de notre côté, qu'affaire de discussion, de persuasion. Heureux qu'on ne pense pas encore de polémique! Lorsque nous aurons submergé nos interlocuteurs sous la cataracte de nos arguments, que nous les aurons acculés au silence, convaincus de nos bonnes raisons, ils n'auront plus alors ni motif ni droit de ne pas se convertir, de ne pas adhérer à notre credo. Cette psychologie fort courte, inconsciente mais néfaste, se double d'une théologie déficiente. L'adhésion de foi agissante, la foi pleine, la charité, la participation à la vie trinitaire sont des dons exclusifs de Dieu.

Comme Jean-Baptiste nous nous efforçons de porter témoignage à la lumière. Cependant, et moins que lui encore, nous ne sommes pas la lumière. Nul ne vient à Jésus si le Père ne l'attire et ne lui accorde de devenir en plénitude son enfant [3]. Or, l'adhésion parfaite doit s'opérer, non dans l'agencement conceptuel des idées abstraites d'une foi exclusivement cérébrale pourrait-on dire, mais dans la foi pensée et vécue, qui, nous laissant former par l'Esprit Saint, nous configure au Seigneur Jésus [4].

Lorsque nous nous réfugions dans la prière, n'y recourons-nous pas souvent, hélas, comme à la manœuvre ultime et quasi désespérée? Ayant tout essayé, nous n'espérons plus rien. La prière n'est-elle pas alors un produit de remplacement, un bouche-trou de notre activité impuissante. Un médecin désarmé devant l'évolution d'un mal non catalogué se résoud, lui aussi, en désespoir de cause, à tenter une dernière chance, à essayer d'un traitement. Il avoue cependant avec plus ou moins de lucidité ou de fatalisme que, s'il n'en résulte aucun bien, nul mal n'est à redouter. Pareillement pour notre prière. Le Bon Dieu, voyant l'excellence de nos dispositions et la nullité de nos résultats, accomplirait ce que nos efforts n'auraient pu réaliser... La prière serait-elle en l'occurrence une sorte de morphine spirituelle, un calmant, une sorte d'opium du croyant, simplement moins nocif que le grain de pavot? Ou encore une forme d'évasion, de diversion ou d'aliénation?

En résumé, sommes-nous persuadés que la prière n'est pas simplement un facteur entre cent autres, mais qu'elle est le facteur d'unité essentiel, parce que l'agitation de l'homme, moins visible et réelle, ma-

3. Jean, VI, 44-45.
4. H. Duméry, *La Tentation de faire du bien*, dans *Esprit*, janvier 1955, p. 17, 19.

nifeste de façon plus éclatante la prépondérance, l'exclusivité de l'action divine. C'est dans la prière que Dieu se glorifie le plus. Alors, la démission libre ou forcée de l'homme prouve à l'évidence la toute-puissance de Celui qui produit chez tous le vouloir et le faire. La prière rend à Dieu seul toute gloire, sans que l'homme puisse s'approprier dans le succès la plus légère apparence de part.

*
* *

Les objections et les difficultés sur l'efficacité de la prière dans ce domaine de l'union ne manquent pas. Il faut les reconnaître et ne pas en sous-estimer la valeur. La prière n'est-elle pas, spécialement sur ce point, créatrice d'équivoque? L'équivoque, une des plus redoutables ennemies de l'unité!

A première vue, en effet, à quoi peut aboutir la prière de personnes en désaccord apparemment irréductible sur des points essentiels et pleinement conscients de leur opposition sur l'objet de leur prière et sur les moyens de réaliser leur but? Comment cette contradiction radicale dès le point de départ ne cacherait-elle pas, sous un semblant d'accord, une illusion, une réciproque duperie — on a même écrit un mensonge, à tout le moins une équivoque difficile à dissiper [5]? Comment cette prière, apparemment peut-être identique, mais en son fond si dissemblable, pourrait-elle opérer l'unité? N'agira-t-elle pas au contraire comme un facteur nouveau de dissension?

Le calviniste ou le luthérien par exemple est persuadé qu'il tient la vraie foi, la seule interprétation de l'évangile, de la Parole et de la Pensée du Maître. Pour lui, les catholiques, l'Eglise romaine, devront un jour ou l'autre accepter la conception réformée du salut, sa conception à lui de la Cène et des sacrements. Le catholique de son côté pense aussi vigoureusement — et pour nous avec bien plus de raison — que le réformé devra, à l'heure que le Seigneur a marquée, accepter d'abord les dogmes, c'est-à-dire la partie définitivement acquise et irréformable de la doctrine. Il pense aussi d'ordinaire et implicitement — ce en quoi il a tort — que le réformé devra accepter également les conséquences et les corollaires plus ou moins lointains, qui, pour courants qu'ils soient aujourd'hui, peuvent varier ou devenir caducs. Ces deux prières si irréductiblement opposées en conscience claire et en formulation explicite peuvent-elles jeter un pont? Au contraire, ne creuseront-elles pas plus large et profond le fossé? N'exhausseront-elles pas de quelques mètres le mur de séparation?

Nous prions, certes, tous et ensemble le même Père du ciel, le Dieu

5. En définitive cet irrationnel de la charité découle d'un irrationnel de la foi. Bon article du pasteur Jean Bosc, sur *L'Unité de l'Eglise*, dans *Réforme*, 26 décembre 1953, p. 2.

d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous le prions par le même et identique Seigneur, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, né sous l'empereur Auguste, qui a souffert et qui est mort sous Ponce Pilate. Nous prions dans ce même Esprit, Seigneur lui aussi, et qui a parlé par les Prophètes. Cette fidélité même, telle que nous la concevons chacun dans notre confession, cette conception qui tisse la trame même de notre croyance ne doit-elle pas nous ancrer plus tenaces dans notre position personnelle et d'Eglise? Cette fidélité même, au lieu de nous unir, ne nous opposera-t-elle pas et ne nous divisera-t-elle pas davantage? Car sous des mots identiques nous ne plaçons pas seulement un contenu psychologique différent mais tout autant une réalité ontologique entièrement dissemblable et apparemment contradictoire.

*
* *

Si nous pensions véritablement ainsi nous entretiendrions une conception erronée de la foi, de la connaissance de Dieu et plus encore de la prière. Mais peut-être charrions-nous, à notre insu, dans le cours de notre vie religieuse une conception païenne ou légaliste et pharisienne, de nos rapports avec Dieu et de cette conversation avec Lui qu'est toute élévation de l'âme.

La prière vraie, celle qui mérite ce nom, n'est pas une incantation magique, une formule d'emprise ou de domination sur les éléments ou sur une puissance cosmique, à plus forte raison sur Dieu. La prière est la traduction dans un geste, un mot, moins que cela une pensée, — ce regard de l'esprit —, de l'attitude religieuse par excellence. Or, l'attitude religieuse est éminemment une imploration, un appel, la soumission à un plus grand que soi, enfin la reconnaissance de cette dépendance et son acceptation confiante.

La prière — le catéchisme nous l'apprend — est un entretien familier avec le Père, un dialogue. Il nous arrive souvent de parler trop, de nous époumonner comme les ignorants et les païens [6]. Comme si nous voulions informer le Père de ce qu'Il ignorerait, ainsi que Notre-Seigneur nous le reproche dans l'évangile. Ou encore Le submerger sous le flot de nos paroles comme pour l'empêcher de répondre autrement que nous ne voudrions. Alors que dans cet entretien c'est au Bon Dieu surtout de nous parler, de nous instruire, de nous découvrir ses desseins. Dans la prière nous avons principalement à écouter, à nous taire, pour connaître ses volontés, comprendre ce qu'il nous souffle à l'oreille, ce qu'Il insinue à notre cœur. Il vient, en effet, le plus souvent, comme dans la vision d'Elie, non dans le bruit assour-

6. Matth., VI, 7. Le « battalogein » de l'évangile pourrait peut-être se traduire par : faire du bla-bla-bla, ronronner.

dissant, le tonnerre et l'éclair, mais comme la brise presque impalpable, la lumière diffuse et douce [7].

Nos dialogues entre hommes se ramènent pour la plupart à des monologues à deux, pendant lesquels chacun poursuit son idée, espérant annexer l'interlocuteur — on ne dit pas l'assimiler, ce qui serait bien —, sans écouter celui qui nous donne réplique. Le vrai dialogue par contre est mise en commun, un échange. Comprendre c'est entrer dans les idées et les sentiments de l'autre. Le seul fait de comprendre ces sentiments, même si on les rejette, est un commencement, une possibilité d'acceptation, une tentative pour pénétrer dans la pensée d'autrui. Nous envisageons une perspective dans laquelle ces sentiments sont concevables. Dans la prière nous tâchons d'entrer à plein dans les pensées du Père, du Fils et de l'Esprit. L'échange là consiste à tout recevoir et à se contenter d'acquiescer. Consciemment, délibérément, mais non moins autant et sinon plus à notre insu, dans la prière nous nous imprégnons dans la pensée de l'Autre, de la pensée divine. Comme s'exprime la postcommunion de Pentecôte : « nous sommes fécondés par sa rosée intérieure ».

Oh! sans doute la prière présente elle aussi ses contrefaçons et ses illusions. Elle n'est pas toute la vie spirituelle, de même que nous ne sommes pas pensée pure ni uniquement dialogue. Il ne suffit pas de répéter : Seigneur, Seigneur, pour enlever le royaume de Dieu. Notre générosité authentique, notre disponibilité au sacrifice ou au martyre se marque moins à un agenouilloir d'église ou de chambre que dans l'événement précis. Notre temps a découvert l'importance du sub-conscient. Sans accepter toutes les théories avancées à son sujet sur son importance dans la vie religieuse, on peut affirmer sans crainte que, si l'inconscient n'est pas le domaine exclusif et privilégié de Dieu et de sa grâce, il reste un domaine où opère largement — autant qu'ailleurs — la vie de Dieu en nous.

La prière authentique, qui n'est pas ronron de formules ou recherche plus ou moins raffinée de soi, mais recherche de Dieu, intimité avec Lui, est un facteur puissant d'union au Père par notre conformation intérieure au Seigneur Jésus. Elle est dépouillement de soi pour revêtir le Christ.

Il nous arrive de nous découvrir soudain singulièrement changés à nos yeux et à ceux des autres. Dans la vie des saints — comme dans les nôtres — se remarquent des décisions importantes apparemment inattendues, imprévisibles. Comme en géologie des effondrements ou des soulèvements brusques de terrain. Ces bouleversements spirituels demeurent des effets secrets et mystérieux de la grâce, c'est-à-dire de cette énergie divine qui habite en nous et nous travaille. Ils sont la maturation lente, brusquement éclose, du grain semé par la prière et

7. *1 Reg.*, XIX, 12.

qu'elle fait germer. La prière reste toujours don, faveur, sollicitation divine; mais aussi de notre côté, fidélité à cet appel, réponse à ces avances. Elle est en acceptation ce que Dieu reste en perpétuelle initiative [8].

Dans nos prières nous n'exigeons pas avec arrogance tels des enfants insolents, ni de puissance à puissance. Nous exposons avec humilité. Pour un chrétien surtout nos demandes, — que nous le voulions d'ailleurs ou non —, ne sont et ne peuvent être toujours que des requêtes conditionnées. Notre volonté, nos désirs, comme ceux des enfants, ne sont que des vouloirs d'ignorants.

Comme Jésus le déclare à Jacques et à Jean qui poussent leur mère à réclamer pour eux les deux places les plus élevées dans le royaume, nous ne savons jamais ce qu'il faut demander ni comment il le faut [9]. Plus encore, lorsque nous sollicitons pour nous, pour nos amis ou pour les autres, des faveurs particulières autres que les demandes fondamentales du Pater : la sanctification de son nom ou la venue de son règne. C'est le Seigneur Jésus, c'est l'Esprit Saint qui suppléent alors à l'infirmité de notre esprit, à la précarité de notre courage et de notre lucidité. Saint Augustin le répète, quand il explique ce passage du discours après la Cène sur l'omnipotence de la prière : tout ce que vous demanderez à mon Père, Il vous l'accordera [10]. Nos désirs ne peuvent être exaucés que s'ils coïncident avec la volonté infiniment intelligente du Père et pour nous plus bienveillante et amoureuse que ne peut l'être la nôtre.

En définitive, la vraie prière, la seule qui mérite ce nom, est un exposé filial de nos désirs et de ce que nous croyons bien. Elle ressemble à la demande simple et familière de l'enfant qui n'a pas peur de son père, avec une soumission, un abandon encore plus filial, s'il est possible, à la perspicacité et à la tendresse de notre Père du ciel. Tel le message de Marthe et de Marie pour leur frère Lazare : l'exposé sans phrase de ses besoins et la remise confiante entre les mains de Dieu. La demande et l'exposé de celui qui est prêt à modifier ses désirs, la phrase même qu'il formule, dès que le Père par le moyen qu'Il voudra corrigera notre illusion et manifestera clairement ses désirs à Lui et sa volonté souveraine. Le moindre événement pourra parfois nous éclairer. Ainsi un fils affectueux et docile modifie ses désirs, ses projets, persuadé que son père sait mieux que lui ce qui lui convient. »

Bernanos fait dire au curé de Torcy, dans le *Journal d'un curé de campagne* : étonnant comme mes idées changent d'aspect quand je les prie [11]. C'est une expérience élémentaire. Les chrétiens l'éprouvent

8. E. Roche, *Evangile de Notre-Dame et Attitudes chrétiennes*, Alsatia, 1954, pp. 9-10.
9. Mc, X, 38; Matth., XX, 22.
10. S. Augustin, *In Ioannis evangelium*, tr. 73; *P.L.*, XLII, 1284.
11. G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Plon, 1956, p. 59. La citation n'est pas textuelle.

à longueur de vie spirituelle. D'autres experts, de plus d'autorité que Bernanos, les grands mystiques, avaient proclamé bien avant lui ces effets purifiants et dépouillants de la prière. Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, François de Sales répètent que l'âme unie à Dieu finit par ne plus vouloir rien solliciter de particulier [12]. Elle ne peut plus qu'adhérer au bon plaisir divin et répéter la demande du Pater, de l'agonie à la croix inclus : « Non comme je veux, mais comme toi, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». La prière est adhésion, acquiescement à Dieu. Qui adhère à Dieu n'est plus qu'un esprit avec Lui, un vouloir identique au sien.

*
* *

Mais ce dépouillement de nos conceptions personnelles opéré par la présence et le travail en nous de la Trinité ne s'effectue pas seulement dans la vie des individus, des particuliers. Cette transformation parfois radicale se réalise et se constate dans la vie sociale, collective, de l'Eglise, le Corps du Seigneur. La prière du chrétien n'est jamais une prière isolée. Elle est la prière dans l'Eglise et plus encore la prière de l'Eglise, parce qu'elle est en définitive la prière du Christ. Pareillement l'Eglise à la messe, dans le bréviaire, dans toute prière communautaire n'est en dernière analyse que le Christ priant en chacune de ses cellules et dans l'ensemble du corps. La loi de la prière devient d'ordinaire la loi de la croyance et de la foi. C'est une vérité communément admise. La prière de l'Eglise au cours des âges ne façonne pas seulement une croyance qu'on pourrait croire abstraite. Non, elle élabore une foi agissante qui passe dans les œuvres et dans la vie. Elle commande la charité et le comportement, les institutions de l'Eglise entière. Le Christ a été invoqué comme Seigneur, c'est-à-dire comme Dieu, longtemps avant que son égalité avec le Père n'ait été définie au concile de Nicée.

« Quand tu étais jeune tu passais toi-même ta ceinture. Viendra un temps où un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas », disait à Pierre Notre-Seigneur sur les rives du lac de Tibériade [13]. Pour rendre la pensée, peut-être faudrait-il traduire, te conduira où primitivement, au début, tu n'aurais pas voulu, où des préventions diverses, des préjugés, des aversions naturelles t'auraient

12. S. Jean de la Croix. *Les Œuvres spirituelles du Bx P. J. de la Croix*, par le P. Cyprien, c.d. Edit. nouv. revue et augmentée par le P. Lucien-Marie de S. Joseph, c.d., pp. 978-979 et 984. Bruges, Desclée De Brouwer, 1947.
Sainte Thérèse d'Avila, *Le Château de l'Ame*, ch. 2, trad. nouv. par le P. Grégoire de Saint-Joseph, t. 8, p. 155. Edit. Vie Spirituelle, Paris, 1931. *Le Chemin de la Perfection*, ch. 4. Même trad., t. 4, pp. 282-283. Paris, 1928.
13. Jo., XX, 18.

détourné d'aller. Mais, la puissance de mon esprit aidant et te transformant de l'intérieur, te fera crier à toi aussi : Père, non comme je veux, mais comme toi. Et ceinturé par moi — qui t'ai surpris sans doute de prime abord — tu ne te laisseras pas traîner comme le condamné à l'échafaud, qui se raidit, se débat et recule. Mais, conformé par l'Esprit à mon Fils bien-aimé, tu te donneras, tu t'accorderas à sa volonté qui est la mienne. Et tu courras, tu te précipiteras au-devant de mes ordres, suivant la formule du psaume. A tout le moins, comme mon Fils en croix, tu t'abandonneras pour te laisser mener là d'où primitivement tu te détournais avec horreur. Car, toi aussi, c'est pour cette heure que tu es venu sur la terre.

Qui eût dit aux Apôtres, à Jacques ou à Pierre lui-même, le jour de Pentecôte, que les païens seraient baptisés sans être circoncis? Pierre eût peut-être répondu, comme à la première annonce de la Passion : Non, il n'en sera pas ainsi [14]. A Pierre encore quelques minutes seulement avant la vision de Joppé tandis qu'il priait sur la terrasse du corroyeur Simon [15], qui eût tenu de semblables propos se fût fait traiter d'insensé! Mais Pierre achevait sa prière quand apparut la nappe aux animaux impurs.

Après les décisions catégoriques du concile de Jérusalem, Paul, si indépendant et farouche sur ce point, fait cependant circoncire Timothée [16]. Quelques années après, par condescendance, désir d'union et de paix, Paul encore sacrifiera à l'entêtement retardataire d'une partie de la communauté de Jérusalem qui ne se résignait pas à traduire en pratique courante les décisions formulées à l'unanimité par les Apôtres [17]. Preuve que l'Esprit Saint avait eu non seulement à éclairer mais que, lumière faite, Il devait encore redresser pas mal d'idées fausses sur des points essentiels, dans la vie des individus ou de certains groupes.

Les théories sur le pouvoir temporel et les états du pape, leur fondement, leur nécessité, a évolué singulièrement au cours des siècles. La solution que le génie de Pie XI, sa hardiesse de pensée et d'exécution ont acceptée et fait triompher en 1928 — et dont aujourd'hui tout le monde se félicite — était condamnée cinquante ans plus tôt.

Dans la prime jeunesse de l'Eglise, comme aux temps les plus proches de nous, la fidélité à l'Esprit Saint, la réflexion guidée par Lui sur les événements mondiaux, mènent l'Eglise et ses chefs comme Pierre, là où personne d'entre eux ou de nous ne pensait. Nul ne peut soupçonner où peut nous faire aboutir sa présence et la force de sa grâce.

Nous connaissons évidemment des termes où l'Esprit ne peut nous

14. Matth., XVI, 22.
15. *Act.*, X, 9-17.
16. *Act.*, XVI, 3.
17. *Act.*, XXI, 17 sv.

mener : au reniement des acquisitions définitives de l'Eglise. Nous ne renierons ni la Trinité ni l'infaillibilité pontificale ni l'un quelconque des articles de foi. Pas plus que Dieu n'était capable de faire prêcher par un ange un évangile autre que celui de Paul. Mais on aurait surpris saint Thomas ou saint Bernard, deux incontestables génies et dévots combien à Notre-Dame, si on leur avait déclaré que l'Eglise définirait un jour l'Immaculée Conception de Marie. D'une certaine manière cependant ils y adhéraient implicitement. Ainsi certaines affirmations que notre Mère Eglise admettra dans un millénaire pourraient paraître aujourd'hui à beaucoup monstrueuses et intolérables. Nous ne savons jamais où nous porte l'impétuosité de l'Esprit. Et nous n'avons de lumière que pour les difficultés et la malice du jour présent.

Ainsi donc, quel que soit le contenu explicite de nos représentations, notre prière, celle de l'Eglise, n'est vraiment digne de ce nom — une prière dans le Christ et du Christ — que si elle est implicitement prête à se nier et à se renier si le Christ la réprouve. Si elle est prête à délaisser son expression et son propre vouloir, à prendre la forme que le Seigneur Jésus veut lui donner. Toute prière, de l'Eglise comme du fidèle, doit pouvoir se ramener implicitement à la prière tragique mais résignée du jardin : Père, si possible, pas ce calice. Néanmoins pas comme je veux, mais comme toi. Ce cri qui se prolonge et s'achève dans l'abandon total, la remise entière et sans réserve, lorsque tout a été consommé à la perfection, suivant les Ecritures, ainsi que le Père l'avait décidé. La prière authentique ne peut être qu'une adhésion sans réticence, un oui, l'*Amen*, le *Fiat* en toutes choses au vouloir du Père, le Père de Notre-Seigneur et le nôtre. Le Verbe éternel est conformité, coïncidence de vouloir avec le Père. Le Christ, Verbe incarné, manifeste dans sa chair au long de sa vie cette coïncidence et cette conformité avec le vouloir paternel. Tout fils de Dieu, conforme à l'image de l'Unique, ne peut que tendre à conformer, faire coïncider sa volonté avec celle du Père. L'Eglise, corps du Seigneur, ne peut agir autrement. L'échange, le dialogue de l'Eglise, comme celui du fidèle se résoud lui aussi dans l'acquiescement total. Qui adhère à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui, qu'un vouloir avec le sien. La prière nous unit à Lui, par elle Il nous absorbe en Lui [18].

Aussi refuser de prier ensemble pour l'unité entre frères séparés risquerait d'être, inconsciemment sans doute, une résistance à l'Esprit Saint, le commencement du péché contre l'Esprit, à tout le moins l'amorce du chemin qui y conduit. Quand on est convaincu que c'est

18. Pour employer des formules souvent répétées on pourrait dire : Notre prière voulante doit l'emporter sur notre prière voulue, la prière voulante étant en l'espèce celle du Christ, ou celle de l'Esprit Saint en nous et la prière voulue, les désirs de notre ignorance. C'est le Christ et l'Esprit qui sont dans l'individu et dans l'Eglise la volonté voulante. Le « Je » de l'Eglise comme on a écrit.

d'abord et surtout le Christ qui « s'efforce » en nous, refuser de prier dans le Christ serait manquer de foi et de confiance.

Nous autres chrétiens, nous trompons souvent en interprétant les signes et les paroles de Dieu. Lui ne se trompe jamais. La synagogue, le peuple juif, se sont souvent trompés et grossièrement sur des points capitaux : temporalité de la mission d'Israël et de son rôle dans l'univers, messianisme... Dans l'Eglise catholique elle-même, en dehors des décisions irréformables du magistère, tous peuvent un jour ou l'autre se tromper. Ce qui n'engage et n'infirme en rien l'infaillibilité de l'Eglise sur les points constitutifs du dogme et de la morale. Ce qui n'entame en rien l'obéissance qu'on doit à la hiérarchie. Des questions accessoires peuvent, à diverses époques, paraître aux yeux de beaucoup essentielles dans la discipline, le droit, le rituel... Sur ces points secondaires l'Eglise peut modifier en conséquence sa doctrine et son comportement. La question des rites chinois en offre un exemple connu. L'Eglise finit par s'adapter à toutes les civilisations et à toutes les races.

Refuser de prier pour l'unité avec un frère séparé prouverait un entêtement inadmissible dans ses idées personnelles. Cela reviendrait ingénument à refuser à Dieu le droit et la possibilité de modifier et de changer les buts et les intentions de nos prières. Ce serait la négation même de l'imploration et de l'attitude foncière qu'elle suppose. Car la prière est plus une question à Dieu, un appel, qu'un exposé ou une pression. Cela reviendrait à l'idolâtrie de ses propres idées et de son moi, la perversion du premier péché : nous préférer à Dieu, à tout le moins nous égaler à Lui. Ce refus supposerait enfin que sur un point quelconque nous avons épuisé le mystère de Dieu, que sur ce point nous n'avons plus à apprendre de Lui, que notre pensée sur ce point domine ou égale la sienne.

Ne serait-ce pas renouveler le geste d'Achab et douter comme lui de la puissance divine? Invité par le prophète Isaïe à demander un signe en gage de protection, il refusa. Il s'attira du prophète cette réponse cinglante : N'est-ce pas assez de vous être rendu odieux aux hommes que vous vous rendiez odieux à Dieu même [19]. Refuser de prier dans le Christ notre commun Père pour qu'Il réalise l'unité qu'a tant souhaitée le Seigneur Jésus serait nous rendre odieux à nos frères et plus encore à Dieu même.

En définitive, la prière — celle du fidèle ou celle de l'Eglise — nous établit dans une attitude de préparation, de dépouillement total de soi, de réceptivité absolue pour accueillir la Trinité, son travail en nous et hors de nous dans l'univers entier, dans le mystère, la nuit des sens et de l'esprit des mystiques. La prière nous introduit aux accordailles avec Dieu, prélude à l'union, ce mariage spirituel. Alors, c'est

19. Isaïe, VII, 11 s.

effectivement le Christ et l'Esprit qui prient et gémissent par ces sons que notre pensée réfléchie et conceptuelle ne parvient pas à s'exprimer toujours clairement à elle-même. Gémissements, balbutiements maladroits mais qui se veulent dociles et fidèles à cet Esprit qui désire nous pénétrer jusqu'à la moelle. Aucun obstacle volontaire ne s'oppose plus de notre côté à l'action divine. Elle peut alors se déployer à l'aise. Or, nous savons assez combien le Christ désire l'unité des siens. Il ne peut concevoir que ceux qui sont à Lui ne soient pas unis à Lui et entre eux de l'unité et de la cohésion de la Trinité même : Moi en eux, Toi en moi, afin qu'ils soient parachevés dans l'unité [20].

Si donc, orthodoxes, réformés ou catholiques, nous prions véritablement dans le Seigneur Jésus, nous sommes déjà pour le Père un par le Christ dans l'Esprit. D'une unité certes mystérieuse tant que durent nos divisions explicites, en attendant que se comblent les failles de séparation et ne s'écroulent les murs de divisions. Ce jour-là, nous nous découvrirons dans le ravissement pleinement un, explicitement un dans cette Trinité qui, nous ayant mystérieusement rapprochés et davantage encore secrètement unis à elle, nous fera découvrir clairement, en conscience réfléchie, notre fraternité totale dans une communauté de foi et d'amour.

Notre liaison avec les orthodoxes, les anglicans, les réformés se découvre autrement plus étroite qu'avec le païen. Car le flot de lumière et de vie qui nous est commun avec eux est considérablement plus intense, plus large qu'avec lui. Et nous sommes plus conscients de cette communauté de richesse et de notre proximité. Tous nous sommes embarqués sur un océan, l'océan de nos ignorances, à la découverte de Dieu. Nous avons, nous pensons disposer, nous catholiques, de tous les instruments utiles : compas, gouvernail, radio, avion... La nef de saint Pierre est pour nous le transatlantique insubmersible. Comme nous, le païen lui aussi met le cap sur la Trinité, mais sans le savoir explicitement. Il navigue sur une coque de noix presque hors de vue ou à la limite d'horizon, avec des instruments de fortune, imprécis. Normalement il est plus à la merci des courants contraires, des ouragans, des typhons ou des tempêtes. Nous tendons vers le même havre en nous ignorant ou presque.

Avec nos frères séparés, très spécialement les orthodoxes, nous naviguons dans les mêmes eaux, celles du Christ. Nous nous percevons d'un bâtiment à l'autre, de loin parfois comme à travers une brume, nous croyant plus éloignés que nous ne sommes en réalité. Mais nous connaissons nettement le terme dernier de notre croisière. Nous connaissons le nom et l'emplacement du port. Plusieurs de nos méthodes de navigation nous sont communes, nous ne l'ignorons pas.

20. *Io.*, XVII, 23.

C'est le maître unique, le Saint-Esprit, dont nous nous réclamons, qui nous les a enseignées, dans un manuel identique : la Parole de Dieu, le Testament ancien ou nouveau. Si donc au lieu de résister à l'Esprit Saint — ce que nous faisons trop souvent — au lieu de nous tourner le dos ou de nous ignorer, si nous nous époumonnions à nous appeler d'un navire à l'autre, nous nous évertuions à nous rapprocher !

Si, loin de contrecarrer les courants, nous amplifions les souffles de l'Esprit par notre docilité à les capter et à les exploiter en n'étant pas rebelles ! Si, au contraire, nous ouvrant tout grands à son action, nous entrions entièrement dans ses vues pour le laisser agir à plein en nous, Lui qui opère le vouloir et le faire ! Loin d'accentuer nos divisions, de retarder par nos infidélités l'échéance des réunions, nous hâterions d'une certaine manière cette unité, but capital de la volonté du Christ et que nos péchés ont brisée. Cette unité totale, sous sa houlette, du genre humain rassemblé par sa voix et incliné sous la douceur suave de son autorité. Un seul bercail, un seul baptême, un seul Seigneur, un seul Dieu, Père de tous et qui est en tous. Ce jour-là notre flotte, dispersée jadis par les cyclones de nos fautes, voguera unanime, de conserve, dans une communauté absolue d'esprit, de manœuvres et de gestes, parce que nous aurons tous entendu, compris et suivi la voix du Seigneur, le Commandement de la Parole de Dieu.

Orthodoxes, Réformés, Catholiques d'Asie, d'Afrique, d'Amérique ou d'Europe, nous célébrons chacun la grandeur de notre Père du ciel dans l'idiome propre de notre confession. Or, le Seigneur, ne l'oublions pas, a répandu son Esprit sur toute chair à profusion, même sur celles qui ne le cherchaient pas, à plus forte raison sur celles qui l'implorent. Si donc nous nous acharnons à persévérer fidèles envers l'Esprit Saint, nous finirons comme au jour de Pentecôte par nous comprendre parfaitement, non pas seulement chacun dans notre langue, dans une sorte d'illumination spéciale, d'osmose spirituelle. Non. Mais parce que nos idiomes divers s'étant insensiblement rapprochés, nous ne parlerons plus qu'un seul langage — le seul que nous aurons pleinement entendu et que nous ne pourrons que répéter —, la seule voix authentique à laquelle obéissent les brebis fidèles, celle du Bon Pasteur de nos âmes qui a donné sa vie pour les brebis que nous sommes.

*
* *

Nous pouvons donc prier chacun de notre côté, de concert, non seulement à la même heure, voire coude à coude, mais, rassemblés ou séparés physiquement, dans une communauté authentique d'intention et sans aucune équivoque. Car, après tout ce que nous répétons depuis

le début, nous ne prions pas, Eglise ou fidèle, pour amener de force le Père tout-puissant à nos perspectives personnelles ou de confession. Ce serait de la magie ! Nous prions dans nos perspectives parce que nous les croyons celles du Père et dans la mesure où nous les pensons celles du Père, prêts à en changer dès que nous aurons entr'aperçu les véritables vouloirs de notre commun Seigneur.

C'est précisément ce détachement de soi et de ses idées personnelles ou d'Eglise, ce dépouillement accepté en commun de part et d'autre, isolés ou en groupe, mais consciemment, qui nous ouvrira dans une fidélité sans réticence aux inspirations de l'Esprit. Nous ouvrant ainsi sans obstacle de notre part à l'action divine, ou avec le moins d'obstacles acceptés, cette prière commune nous ouvrira du même coup les uns aux autres. Ce dépouillement, ce don, vivifiera en nous ce que nos péchés, nos infidélités de tous ordres ont stérilisé, atrophié, de vie divine.

C'est par l'émulation spirituelle, en cherchant à nous configurer toujours plus parfaitement au Christ par la prière en commun les uns pour les autres et les uns par les autres, c'est par cet approfondissement divin opéré en nous par la prière, ce dialogue, cet échange, qui nous aura introduits dans l'intimité divine, que nous nous retrouverons un jour chacun en forme de Christ. Le jour qu'il plaira au Seigneur et que le Père seul connaît.

Alors, nous découvrant identiques les uns aux autres, nous n'aurons qu'à reconnaître, qu'à ratifier cette unité que le Christ aura opérée en nous et qui aura été recherchée, sollicitée et acceptée par notre supplication. Alors, en Lui, le Christ total, Père, Fils et Esprit, **ils seront tout en toutes choses, en nous et dans l'Eglise enfin unique.**

J. ROCHÉ, S. J.